



Un livre culte :

Le suicide Français

1 - Réception du livre

par Danièle Masson

Le succès éditorial du *Suicide français*, publié en octobre 2014 chez Albin Michel, fut un phénomène de société. Vendu à plus de cinq cent mille exemplaires, le livre caracolait en tête des ventes, avant le prix Nobel de littérature Patrick Modiano et le brûlot de Valérie Trierweiler. 37 % des Français (20 % à gauche, 53 % à droite) déclaraient se reconnaître en Zemmour. Et pourtant, moins de trois ans plus tard, un sondage réalisé par Harris Interactive révélait qu'Éric Zemmour comptait parmi les vingt personnalités les plus détestées des Français, après Nabilla, Dieudonné, Sarkozy, mais avant Hollande ! Manipulation ou indice que Zemmour est, pour le moins, un auteur clivant ?

En tout cas, son essai touffu de 527 pages divisé en 78 chapitres désignés par des dates, qui sont pour l'auteur autant d'étapes, de tournants, de ruptures, et pour le lecteur autant de flashes des « quarante années qui ont défait la France », avait tout pour décourager la lecture.

Mais l'attaque en règle des politiques pour boycotter le livre piquait la curiosité. Jean-Christophe Cambadélis, premier secrétaire

du Parti socialiste, dénonçait la zemmourisation de la société, le Premier ministre Manuel Valls voyait en Zemmour « un adversaire de la République qui ne vaut pas la peine d'être lu », le ministre de l'Intérieur appelait à manifester contre lui. En revanche, Denis Tillinac, pour *Valeurs actuelles*, saluait « une plume incisive » au service d'« un flair de limier » « une œuvre de salubrité publique » dont le mérite était de « dévoiler méthodiquement l'entreprise d'enfermement idéologique que le peuple français subit depuis quarante ans ». Alain de Benoist y décelait un symptôme : « *Le suicide français* a libéré les esprits qui se sentaient prisonniers de la vulgate », (1) et célébrait à sa manière un « Zemmour endossant à la fois les habits de David (contre Goliath) et de Bibi Fricotin ». (2)

Zemmour était-il un gourou, un maître à penser, un guide du peuple ? Pour Martial Bild qui l'interrogeait, sur TV libertés, le 28 novembre 2016, sur son statut, il répondait : « Il y a une lente maturation. Les gens me choisissent parce qu'ils pensent confusément comme moi. La gauche veut forger la conscience populaire. Mais la conscience populaire existe, et ne sait pas mettre des

mots sur ses maux. Cristalliser cela, c'est le rôle de l'intellectuel. Cette maturation des esprits a été accélérée par les attentats ».

« Délivrance aux âmes captives », écrivait Claudel. Zemmour était tout au plus un éveillé, un délivreur à la manière de Socrate. « J'attends toujours, disait-il à Léa Salamé, le Molière, le Pascal, le Balzac d'aujourd'hui ». Malgré son orgueil, il savait qu'il n'avait pas leur stature. Mais ceux qui avaient intériorisé la perte progressive de l'identité française pouvaient voir en lui un compagnon qui ranimait leur combat. « Être le porte-parole des classes populaires est ma plus grande fierté », disait-il. Son succès était une revanche sur les frustrations des révoltés, depuis les « nonistes » du référendum européen de 2005 jusqu'aux bonnets rouges, en passant par les déçus du débat sur l'identité nationale et les marcheurs et les veilleurs de la Manif pour tous.

« Rien n'est plus fort qu'une idée dont l'heure est venue » disait Hugo. Mais Zemmour n'est pas inventeur d'idées. C'est ce qui lui fut reproché. Lors d'un débat en Suisse, Isabelle Falconnier l'interpellait : « Vous donnez à lire au lecteur ce qu'il pense déjà [...] alors que l'intellectuel doit remettre en cause les pensées du lecteur ». Zemmour ne remet pas en cause, il explicite les pensées du lecteur, l'incite à oser voir ce qu'il voit. C'est ce qu'il voulait dire, ironiquement, à la procureure de la République, dans son procès de 2016 : « qu'elle redéfinisse les canons de la profession de journaliste. Que celui-ci ne soit plus tenu d'informer de ce qu'il voit, mais d'abord d'informer de ce qu'il ne voit pas, mais qu'il est bon de voir ». À Alain de Benoist, il disait : « Nos précieuses ridicules des plateaux télé [...] ne peuvent pas voir la force

des réalités humaines les yeux dans les yeux ».

Le sujet, la trame du *Suicide français*, ce sont les « quarante piteuses », la subversion de l'Etat et de la nation par ce qu'il appelle la société, c'est-à-dire les élites avec leurs ramifications, associations antiracistes, lobbies gays, féministes, communautaristes, médias bien-pensants, intellocrates, sociologues, qui prétendent fabriquer l'opinion, la surveiller, la punir en cas de déviance.

L'aveu d'une « star médiatique », Laurent Ruquier, est révélateur : « Je suis d'accord à 80 % avec les constats que vous faites. Sauf que moi, ils ne me dérangent pas ». C'est-à-dire que les maux que Zemmour déplore, et qu'il résume par les trois "D" : dérision, déconstruction, destruction, sont pour Ruquier des évolutions positives dont il se réjouit. On mesure ici l'abîme qui sépare le peuple des « élites ».

Zemmour ne parle pas au nom de la droite ni de la gauche, mais du peuple, et s'assume populiste : Michel Maffesoli note une « évidente déconnexion entre le peuple et les élites, une nouvelle *secessio plebis* ». (3) Vincent Coussedière définit le populisme comme la réaction d'un peuple contre sa décomposition. Christophe Guilluy oppose la France des métropoles et des banlieues à la « France périphérique », petites et moyennes villes, zones rurales, gagnants et perdants de la mondialisation, et parmi ces derniers, les classes populaires rendues « invisibles ». Ce n'est pas un conflit entre la droite et la gauche, mais entre les profiteurs et les sinistrés du progrès, car « l'osmose idéologique de la droite financière et de la gauche multiculturelle » est accomplie. (4)

Bernard Henri Lévy, qui pourrait représenter l'une et l'autre, n'aime pas ces « invisibles ». Il moque le « populisme », et « sa confiance illimitée dans les ressources et le génie du peuple ». Il moque celui (et l'on songe à Zemmour) qui « est en prise directe avec les rancœurs, et aussi les espérances, de ce que les Romains nommaient, non le *populus*, mais la *turba* ». Il préfère le *demos*, convenablement éduqué, jadis par les démagogues, aujourd'hui par les « élites », à la plèbe, imprévisible, et à la tourbe, nauséabonde. D'ailleurs, il résume, le temps d'un Bloc-Notes, ce qu'il avait développé dans *L'idéologie française* : « Le populisme est une propédeutique de la haine, de l'exclusion et, au bout du compte, du racisme ». (5) La messe est dite.

Moins connu que BHL, David Caviglioli dénonce, pour *L'Obs*, ce qu'il appelle « l'extraordinaire nullité intellectuelle du livre ». Cette attaque outrancière révèle la gravité des enjeux. Son argumentation est symptomatique. Il passe du fond à la forme sans le dire mais toujours à charge. « Son livre, écrit-il, compile les plus grands tubes de la doctrine identitaire récente [...] Il est le multiprise de l'extrême droite ». Voilà pour la critique « de fond ». Quant à la forme, il incrimine « l'éclatement extrême » du livre – « le pot-pourri de moments charnières où la mort de De Gaulle côtoie la première diffusion d'*Hélène et les garçons* », sans comprendre que l'un des intérêts du livre est justement d'épouser en quelque sorte le foisonnement du réel, de relier, comme par un fil rouge, des événements que nous avons vécus séparés, éclatés, sans en saisir la cohérence.

Surtout Caviglioli s'oppose à « l'essentialisme » que l'on reproche ou dont on crédite

Zemmour. Il feint de ne pas comprendre ce que Zemmour entend par « individualisme », il lui reproche de voir dans « l'identité, la culture ou la famille », des « vérités monolithiques et immuables » ; lui-même perçoit dans les soi-disant « destructions intentionnelles de l'histoire française » des « évolutions historiques », inévitables et donc bonnes. Et, sous prétexte de corriger une citation inachevée, il mentionne Éric Fassin, qu'il approuve : « Ce qui est en cause, c'est l'hétérosexualité en tant que norme. Il nous faut essayer de penser un monde où l'hétérosexualité ne serait plus normale – Sinon, probablement, au sens statistique ». (6)

Autrement dit, il oppose son « existentialisme », c'est-à-dire son relativisme absolu, à la pensée réaliste d'Éric Zemmour, soucieuse d'enracinement et d'ordre naturel des choses.

Danièle Masson

(à suivre)

1 - *Éléments* n° 154, janvier-mars 2015, p. 82.

2 - *ibidem*, p. 89.

3 - *ibidem*, p. 86.

4 - *ibidem*, p. 87.

5 - *Le Point*, 24 novembre 2016, *Bloc-Notes*.

6 - *L'Obs*, 18 novembre 2014.